



Deux chasses avec des lévriers, en France et en Algérie.

## Deuxième partie d'un article paru dans "La Chasse Illustrée"

### Deux chasses avec des lévriers en France et en Algérie

#### Chasse en Algérie

Lorsque je visitai pour la première fois la province de Constantine, les communications entre la mer et la capitale étaient encore lentes, difficiles, périlleuse ; Philippeville naissait, et une route à peine ébauchée reliait ce nouveau port à l'antique Cirta des Romains. J'y revins en 1843, et quelques années avaient suffi pour permettre aux prolonges, aux charrettes civiles d'établir un service régulier ; aux voyageurs de parcourir les quatre-vingts kilomètres qui séparent les deux villes, sans trop risquer d'être attaqués par les bandes de maraudeurs arabes, maintenus par la crainte salutaire d'une répression immédiate.

Le général Négrier commandait alors la province et avait assuré l'influence française sur les populations guerrières et remuantes, en appelant les chefs des tribus, et les rendant solidaires des crimes qui seraient commis sur leur territoire.

Je n'ai pas à discuter ici, mais bien à constater les résultats de ces mesures qui avaient rendu le calme et la sécurité au pays, aussi loin que nos soldats avaient montré leur drapeau.

Le 1er mai, le plateau du Koudiat-Ati présentait un spectacle féerique.

Pour célébrer la fête du roi Louis-Philippe, tous les chefs de la province étaient accourus, amenant avec eux des nuées de cavaliers. Les armes, les broderies d'or ou d'argent sous lesquelles disparaissaient presque le velours des vêtements, le maroquin des selles; des djébiras, des porte-pistolets et des cartouchières, brillaient au soleil, tandis que les burnous rouges des caïds, les haïks blancs, les housses de soie aux couleurs voyantes dont les chevaux étaient couverts comme au beau temps des tournois, flottaient au moindre souffle du vent.

Un immense parallélogramme, sur l'un des côtés duquel avait été dressée une grande tente pour le gouverneur, son état-major et ses invités, allait servir de champ de course ou plutôt de bataille ; la fantasia devait commencer aussitôt qu'un coup de canon tiré de la Kasba en donnerait le signal.

A l'une des extrémités du parallélogramme, les cavaliers rangés par tribus, se groupaient en masses profondes, tandis que la population entière, mélange indescriptible de costumes et de peaux de toutes les nuances, attendait anxieuse, maintenue à grand-peine' par les spahis et les gendarmes maures espacés au long des cordes et piquets formant barrière.

Des lutteurs arabes attiraient à peine l'attention, lorsque deux nègres traversèrent l'enceinte, portant sur leurs épaules un objet recouvert d'une étoffe de soie, qu'ils vinrent déposer à quelques pas en avant de la tente du gouverneur, et le voile enlevé, apparut un modèle de bateau à vapeur grossièrement construit, monté sur quatre petites roues et peint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Le nègre constructeur fit un speech en langue sabir, mit quelques charbons allumés dans la cale du bateau, une fumée noire en sortit, et une manivelle ayant été tournée, les roues se mirent majestueusement en mouvement ; le pyroscaphe marchait, la foule applaudissait, et le nègre triomphant suivait en dansant une bamboula frénétique, roulant les yeux et montrant des dents larges et blanches comme des touches de piano. Tout à coup le bateau file avec une vitesse de dix lieues à l'heure, s'arrête une seconde, fait pirouette sur pirouette, saute, culbute, bondit ; le nègre s'élance, et au moment où il va le saisir, reçoit en plein ventre les débris de carton du fameux pyroscaphe, qui venait d'éclater comme une bombe. A ce dénouement inattendu, les spectateurs poussent des cris de joie insensés, trépignent, battent des mains ! les femmes font retentir les airs de glapissants you-you-you !! Nous riions comme des fous ; mais négro ne riait pas, lui, et sa bamboula était remplacée par d'énergiques frictions sur la partie lésée. Il ne fallut rien moins pour le consoler que l'approche du chaouch du gouverneur, qui lui remet une somme d'argent proportionnée à son malheur, et il avait à peine disparu en se glissant dans la foule, que le coup de canon de la Kasba retentit au loin : le silence se fit aussitôt, silence profond, émotionnant, précurseur du grand spectacle: la Fantasia!

Du côté sud s'avançaient au pas les goums, des diverses tribus rangés par ordre. On ne distinguait encore que les éclairs des armes, les milliers de guidons rouges, verts, ou blancs qui flottaient dans les airs comme les banderoles des lanciers ; mais bientôt l'œil étonné put saisir l'ensemble, les détails, et jamais il ne m'a été donné d'assister à scène plus grandiose, plus pittoresque, plus inattendue.

En tête du cortège, rangés sur une seule ligne, marchaient les chefs vêtus de velours, de soie et d'or, dont les fins haïks retenus sur la tête par des torsades en poils de chameau, les unes brunes ou noires, les autres fauves ou presque blanches, se fixaient à la hauteur de la ceinture en cachemire, par des foulards artistement noués, tandis que deux burnous, l'un en fine laine blanche, l'autre rouge ou noir, élégamment rejetés en arrière complétaient, sans les cacher, les costumes somptueux.

Les chevaux ardents, piaffant et blanchissant leurs mors, disparaissaient sous leur harnachement en maroquin couvert de broderies d'or ou d'argent, de passementeries, de glands, de croissants les uns en or, les autres en défenses de sanglier, et sous la housse en soie brune, jaune d'or, ponceau, ou bleu azur, brodée de fleurs en or, qui tombait jusqu'à la hauteur de leurs jarrets. Ces nobles coursiers de guerre semblaient s'identifier à leurs fiers cavaliers qui tenaient de la main droite leur long fusil orné d'incrustations de nacre, de corail, aux larges capucines en argent repoussé, et maintenu debout la crosse appuyée sur la cuisse.

Après ce premier rang d'élite, cet état-major de nobles Arabes, marchaient à pied des serviteurs tenant en laisse des lévriers, de vrais Sloughis, admirables de force et de finesse, le cou entouré de colliers de femme, en ambre, corail, boudjous enfilés, et portant en outre de petits sachets carrés en maroquin brodé, contenant des versets du Coran, véritables talismans que le cheval et le chien de race ont seuls le droit de porter. A côté des lévriers, se tenant derrière le cheval du maître marchait aussi le fauconnier, ayant sur sa tête le faucon favori, sur son poing un deuxième oiseau, tous deux coiffés de chaperons élégants que les femmes avaient couverts de filigranes d'or, de petites perles et de fines plumes.

Vingt pas en arrière s'avancait la troupe entière des guerriers les plus renommés dans la province entière, le fusil posé droit sur la cuisse, l'air fier et martial. Seul, l'habile pinceau de M. Fromentin pourrait donner une idée de l'étrange mais harmonieux ensemble de toutes ces couleurs voyantes ou sombres, de ces armes étincelantes, de ces coiffures bizarres, surchargées de plumes d'autruche; de ces milliers de chevaux aux robes diverses, teints de henné, la crinière ondoyante et la queue balayant le sol, ou soigneusement rasée jusqu'à l'épiderme, marchant en colonne serrée, sans ordre apparent, sous un soleil splendide, auquel l'or, le fer, l'acier et l'argent empruntaient des éclairs, tandis que les drapeaux et les guidons de chaque fraction de tribu se balançaient au mouvement cadencé de cette marche imposante, grave et pleine de majesté.

En arrivant à la hauteur de la tente du gouverneur, les grands fusils s'inclinaient, les drapeaux arabes se penchaient rendant hommage à la puissance française qui seule depuis des milliers d'années avait pu réunir en une assemblée pacifique ces redoutables contingents, que les Turcs n'avaient jamais pu dompter, et dont je pouvais voir les dignes fils préluant au simulacre des combats, calmes et sérieux avant l'action qui ne devait pas tarder à s'engager, après que les cavaliers auraient repris leur position première.

Enfin, le champ est libre; vainement la musique arabe nous écorche de tympan sous prétexte d'harmonie, l'attention tout entière, les yeux de tous les spectateurs se portent au loin; un cri inouï, sauvage, strident, incomparable, que l'on n'oublie plus quand on l'a entendu, qui fait vibrer et frissonner les cœurs, retentit tout il coup; c'est le cri de guerre poussé par les combattants qui arrivent à fond de train; la fusillade s'est engagée avec le bruit du tonnerre, des volutes de fumée blanche montent dans l'air, cent cavaliers semblent fuir devant une troupe nombreuse, mais la fuite n'arrête pas la défense, car suivant la méthode arabe, ceux qui sont poursuivis se dressent sur les étriers, retournent le haut du corps tout entier, déchargent leurs armes contre les poursuivants et aux coups de fusil, de pistolet, se mêlent des cris de rage ou de triomphe.

A la mêlée générale succèdent les épisodes, images fidèles des combats: ici un cavalier se défend seul contre deux ou trois assaillants; les armes à feu, devenues inutiles, sont remplacées par le yatagan; les chevaux eux-mêmes semblent pris de fureur, et cherchent à se mordre; là, un guerrier blessé est soutenu par un compagnon d'armes, qui, les rênes entre les dents, le défend de son bras resté libre, tandis que les deux chevaux galopant côte à côte comprennent que de leur union dépend le salut du moribond. Sur tous les points de l'arène l'attaque et la défense présentent au spectateur une animation, un mouvement dont il peut à peine suivre les détails, mais qui le captivent, l'enchaînent, l'oppressent, le grisent pour ainsi dire; pour ma part, je respirais à peine, ma gorge était desséchée, mon cœur battait, mes oreilles bourdonnaient; il était temps que la bataille fût gagnée par un parti quelconque.

Je n'insisterai pas sur les courses, les preuves d'adresse à manier les chevaux et les armes qui suivirent le combat, tout le monde connaît l'habileté proverbiale du cavalier

arabe; mais vint un moment où, pour faire honneur au gouverneur et à ses invités, les guerriers se suivant ventre à terre et en file indienne, lançaient en l'air leur grand fusil, le rattrapaient et le mettant vivement en joue, lâchaient leur coup, juste en face de la tente en abaissant le canon vers la terre qui se soulevait en un petit nuage de poussière. Fort intrigué j'interrogeai mon voisin, le colonel Thomas, commandant le bataillon turc, qui me répondit en riant :

- Chaque balle fait son trou.

A ces mots, une dame assise devant nous, se lève vivement et, passant en arrière, nous dit d'un air fort peu rassuré :

- J'aimerais mieux moins d'honneur et plus de sécurité.

Une heure après, nous étions réunis sous les galeries du palais du gouverneur, avec les principaux chefs arabes. Pendant le déjeuner, il ne fut question que de la splendide fantasia, de chevaux, de lévriers et ce que j'entendis dire de ces derniers me donna une telle envie d'assister à une chasse, que séance tenante, et avec une affabilité dont je me rappellerai toujours, le chef du bureau arabe des Chotts Tinsilt et Mzouri me promit de m'emmener avec lui le surlendemain, et de me faire accompagner à mon retour vers Constantine par les spahis de service. J'acceptai avec empressement cette occasion unique qui me permettait de réaliser dans les meilleures conditions mon plus vif désir, et dès le jour même, l'ordonnance du capitaine partit pour remplir les fonctions de maréchal-des-logis.

Nous ne devions être d'abord que nous deux ; mais un sous-intendant militaire, M. La Pique, et un employé principal aux vivres, M. Rolin, demandèrent au capitaine de s'adjoindre à nous ; et il fut convenu que, le surlendemain, à la pointe du jour nous serions exacts au rendez-vous, donné au pied du petit minaret qui s'élevait sur le Koudiat-Ati, en face de la porte Valée.

A l'heure dite nous nous trouvions réunis, formant un groupe à l'aspect tout militaire, car seul je portais le costume civil ; ces messieurs étaient accompagnés de leurs ordonnances, six spahis complétaient l'ensemble de notre petit détachement, que devaient suivre deux mulets chargés des cantines sous la surveillance de deux Arabes n'ayant pour toute arme qu'un fort matrak, un vrai gourdin, tandis que nous portions un véritable arsenal.

Ainsi que je l'ai dit, les déplacements n'offraient plus de dangers réels, mais il était cependant prudent de montrer aux maraudeurs qu'en toute occasion ils recevraient plus de coups que de boudjous, et nous partîmes joyeusement avec un temps splendide. Nous fîmes halte pendant une heure sur la rive droite de l'Oued-Bou-Merzoug que nous devions traverser à gué, et avant le coucher du soleil nous arrivions dans un douair des Oulad Rahmoun, où nous devions coucher.

Deux tentes avaient été débarrassées de leurs propriétaires, mais non de tous leurs habitants; malgré la fatigue, il me fut impossible de fermer l'œil par suite des promenades, des attaques réitérées de légions d'insectes amis de l'homme; des aboiements des chiens arabes, qui pleins de vigilance, et ayant choisi notre tente comme poste d'observation, montaient, descendaient, couraient et se battaient continuellement au-dessus de nos têtes; mes compagnons dormaient sur les deux oreilles, j'avais à reprendre l'habitude des nuits africaines, nuits pleines de pittoresque sans doute, mais dont les premières manquent de charmes.

Dès que l'aube parut, que, suivant l'expression arabe, on put distinguer un fil blanc d'un fil noir, je me livrai à une chasse active dont les résultats furent assez complets pour me consoler des plaisanteries et me permettre de prendre avec quiétude le café que le brigadier des spahis venait de verser dans des tasses grandes comme des coquetiers; une demi-heure après nous remontions à cheval, et longions la vallée

couverte d'oliviers, de figuiers, de buissons de jujubiers et de lentisques, enserrée entre de hautes montagnes dont la plus élevée présente la forme exacte d'une tête d'aigle et est appelé Nif-en-Nser.

De nombreux douairs, des troupeaux plus nombreux encore animaient ce paysage splendide ; bientôt la vallée se resserra, les montagnes se rejoignaient ne laissant apercevoir qu'une coupure, un sentier de chèvre pour y arriver, c'était la route que nous devions suivre pour grimper au col, Bab-el-Mlilia, la porte de Mlilia.

Du point élevé que nous venions d'atteindre, la vue s'étendait au loin; la fertilité de la vallée que nous laissions derrière nous faisant un contraste frappant avec l'aridité du terrain que nous allions parcourir; des touffes d'alfa, de dish, quelques buissons de jujubiers sauvages aux épines dures et crochues si bien nommées par nos soldats, arrache-capotes, se montraient seuls; mais à l'horizon deux points brillant au soleil comme deux plaques d'argent poli nous indiquaient que nous touchions au terme de notre voyage, c'étaient les Chotts Tinsilt et Mzouri.

Ce pays, à l'aspect si triste, si désolé, était cependant mille fois préférable à l'œil d'un chasseur que les bords de l'oued-Merzoug, que la belle vallée, où pas un oiseau, pas un quadrupède ne s'était montré à nous, tandis qu'ici au bruit des sabots de nos chevaux, partait un lièvre, sautaient des gerboises, s'envolaient des compagnies de perdrix, des poules de Carthage; et malgré la chaleur atroce, nous ne pûmes résister au plaisir de faire parler la poudre: tout en marchant nous ouvrîmes le feu avec des chances diverses, car il n'est pas commode de tirer du haut d'une selle, lorsque l'on n'en a pas l'habitude.

Tout il coup des coups de fusil encore éloignés répondirent aux nôtres, une nombreuse troupe de cavaliers arrivait sur nous à bride abattue. Le capitaine nous fit faire halte et à l'aide de sa longue vue de poche examina un instant, puis la refermant tranquillement nous dit :

- Allons, messieurs, un temps de galop, le caïd Achmet, notre hôte, vient au devant de nous ; épargnons-lui une partie de la route.

Au train que nous primes, les deux troupes furent bientôt réunies, et les salutations, les souhaits de bienvenue furent faits avec cette cordialité pleine de distinction qui sied si bien aux Arabes et que le plus petit chef possède au suprême degré.

Achmet était ce que l'on appelle un homme de grande tente, c'est-à-dire de famille noble, et possesseur d'une belle fortune. Agé d'environ quarante ou quarante-cinq ans, car les Arabes ne savent jamais leur âge qu'approximativement, il avait rendu de grands services à la France à l'époque de la conquête de Constantine et en avait été récompensé par le rétablissement de l'ancienne autorité de sa famille sur les tribus des Chotts, et par la croix d'officier de la Légion d'honneur qui brillait sur son burnous. Son influence avait permis l'établissement d'un bureau arabe, qui à cette époque était l'un des plus éloignés de Constantine et fonctionnait cependant avec d'excellents résultats.

Une demi-heure après nous mettions pied à terre devant la grande tente du capitaine chef de bureau arabe, à l'entrée du douair d'Achmet, composé d'une quarantaine de tentes et au milieu d'une foule de serviteurs, de spahis du goum, de femmes et d'enfants qui chassaient à grands coups de bâton une meute de chiens arabes qui aboyaient sur tous les tons.

Il était midi, la chaleur suffoquait; le café pris à la pointe du jour était bien loin, et malgré tout le bien-être que j'éprouvais en me trouvant à l'ombre et en baignant ma figure et mes mains dans de l'eau rafraîchie par les gargoulettes en terre poreuse, il me tardait de voir arriver l'heure du déjeuner; comme au beau temps du calife Aroun-

al-Raschid, mon souhait fut sur le champ accompli: la diffa était préparée d'avance et servie dans le premier compartiment de l'immense tente du caïd Achmet.

Sur des tapis de Tunis entourés de coussins carrés en brocard de soie à fleurs brillantes, de petits coussins ronds en maroquin rouge ou vert, brodés d'or, nous prîmes place autour d'un énorme plateau en cuivre jaune brillant comme de l'or sur lequel s'élevait une montagne de ce fameux couscoussou, dont la préparation est un honneur pour la femme arabe, et où chaque convive puise sa portion en formant avec ses doigts une grotte proportionnée à son appétit, et dans laquelle il découvre, tout comme un géologue, des spécimens d'une foule d'animaux, où dominent le mouton et la volaille.

Parmi la quantité fabuleuse de plats, se succédant les uns aux autres, deux élucubrations culinaires me surprisèrent sans me charmer. Ce furent d'abord de petits carrés de viande de mouton, nageant dans une sauce noire assaisonnée de piment, de sucre, et d'eau de rose ; puis un civet d'au moins six lièvres cuits au four avec sucre, cannelle et musc !!! Ilorresco referens !

Au gibier de terre, servi à profusion depuis le train de derrière de gazelle, poules de Carthage (houbara des Arabes, canepetière), jusqu'à la caille, se mêlait à mon grand étonnement le gibier d'eau : canards, sarcelles, foulques, poules d'eau, poules sultanes ; j'appris que les eaux saumâtres des Chotts en étaient couvertes jusqu'au moment des grosses chaleurs de l'été, qui, desséchant les lacs en partie, faisaient alors émigrer les oiseaux d'eau qui reparaissaient à la saison des pluies.

Pendant les premiers instants, le va-et-vient des nombreux serviteurs) l'étrangeté du repas, avaient distrait mon attention et je n'avais jeté qu'un coup d'œil sur l'ensemble de cet intérieur de tente, aux montants de laquelle étaient suspendues les armes les plus riches, les selles et les brides de gala, un battement d'ailes, un cri sonore attira mes regards vers un des côtés où, sur une longue barre de bois, perchaient une demi-douzaine de magnifiques faucons, à côté desquels, sur le tapis, dormaient quatre lévriers à robe fauve comme la peau d'une lionne.

A cette vue tous mes instincts de chasseur se réveillèrent, et Achmet souriant de mon enthousiasme, fit entendre un léger sifflement accompagné d'un claquement de langue ; à cet appel, les quatre lévriers se levèrent paresseusement, étirèrent leurs longues jambes, arquèrent le dos, et vinrent poser leurs têtes intelligentes sur leur maître.

- Vous les verrez à l'œuvre, me dit le capitaine ; ils sont aussi merveilleusement bons qu'ils sont beaux.

Achmet lui dit quelques mots que je ne pouvais comprendre.

- Notre hôte est ravi de l'effet que vous ont produit ses lévriers, mais comme la journée est trop avancée, il propose qu'après le repas, nous allions chasser au fusil vers le Chott Tinsilt, et que nous remettions à demain la chasse au lièvre.

La motion fut adoptée à l'unanimité ; Achmet donna quelques ordres, et après le café, l'anisette, que les musulmans boivent avec plaisir, sous prétexte que ce n'est pas une liqueur fermentée ; nous sortîmes pour prendre nos fusils et nous mettre en marche. Une vingtaine de jeunes Arabes nous attendaient, portant chacun un bâton et un tellis, besace en laine tissée, ayant une ouverture où passe la tête, de façon à ce que le porteur ayant une poche devant et une derrière, le poids repose sur les deux épaules; ils devaient nous servir de rabatteurs, de porte-gibier, et de retriever; et grâce à eux la fusillade s'engagea si bien sur les bords du lac, dans les eaux duquel ils allaient chercher les pièces tombées, que bien avant la fin du jour nous n'avions plus de munitions, mais en revanche les besaces étaient comblées.

Au retour, un repas aussi pantagruélique que celui de l'après-midi nous attendait ; il eût fallu posséder tous les dons d'une autruche pour pouvoir recommencer ; j'étais fatigué, je tombais de sommeil : aussi hâtâmes-nous l'heure de la retraite, et ce fut avec un sentiment de réelle volupté que je m'étendis sur la toile accrochée entre deux coffres-cantines, que le capitaine avait bien voulu me céder au lieu du tapis habituel. Tous ceux qui ont passé un certain temps en Afrique hors des villes comprendront combien une simple toile, hamac primitif, est préférable au tapis, dont l'épaisseur est loin de suffire à empêcher les côtes du dormeur de se ressentir de toutes les aspérités, de toutes les inégalités du sol ; et quand pour la plupart du temps on n'a pour oreiller que sa selle, il est facile de comprendre que l'on se lève matin.

Grâce à ma couchette, mes compagnons durent me secouer pour me réveiller, mais je fus bientôt prêt, et le café nous fut servi en dehors de la tente.

Le spectacle que j'avais devant moi était si pittoresque, si plein d'animation, que je ne pouvais en détacher ma vue. Devant chaque tente, les chevaux encore attachés au piquet, étaient harnachés par les femmes aux bras bronzés et nus jusqu'aux épaules; leur visage libre de tout voile, était encadré par les grosses nattes de leurs cheveux noirs et épais; d'énormes boucles d'oreilles en argent formant un demi-cercle, et supportant des pendeloques de corail, d'ambre ou de grosses perles de verre, tombaient jusque sur le cou orné de deux ou trois colliers, tandis que leurs larges bracelets, les anneaux d'argent qui entouraient leurs chevilles, bruissaient avec un son métallique à chacun de leurs mouvements.

Avec une insistance toute gracieuse, Achmet mettait à notre disposition ses chevaux, mais n'étant pas habitués à la selle arabe, MM. la Pique, Rolin et moi, nous préférâmes monter les nôtres avec la selle anglaise, et à sept heures nous quitions le douair, au nombre de trente cavaliers et d'une cinquantaine de gens à pied ; parmi lesquels deux nègres serviteurs du caïd, et réputés pour leur agilité, tenaient en laisse un couple de lévriers que j'avais admirés la veille. La façon de maintenir ces braves sloughis était des plus primitives : une simple corde en poil de chameau, grosse comme les deux pouces, mais souple et douce, était passée au cou des chiens, les deux bouts réunis dans les mains de l'homme qui marchait entre les deux lévriers, et derrière le cheval du maître. ·

De nombreux troupeaux de moutons, de bœufs s'éloignaient effrayés à l'approche de notre troupe cependant si pacifique, tandis que les chameaux nous regardaient curieusement du haut de leur grand cou. Au delà, le pays était désert, la vue s'étendait à perte de vue et le sol n'était que de loin en loin parsemé de touffes d'alfas et de dish.

Cavaliers et piétons s'espacèrent en un large demi-cercle au centre duquel se tenait Achmet, ayant à droite et à gauche les deux nègres, les lévriers, et l'on avança en foulant sous les pieds des chevaux, frappant avec de longs bâtons jusqu'aux plus petites plantes.

Des perdrix s'envolaient, des gerboises sautaient en bonds désordonnés, et la marche continuait silencieuse : tout à coup, un cri immense retentit d'un bout à l'autre de la ligne : trois lièvres ont déboulé à la fois et ont été vus par tout le monde ; cavaliers et gens à pied s'arrêtent immobiles, Achmet se dresse sur ses étriers, parle aux chiens qui, presque debout, tirant sur la lesse, l'œil en feu, l'oreille dressée, suivent les lièvres dans leur fuite.

Ce moment fut presque une souffrance pour moi, tant mon cœur battait vite ; tout mon corps tremblait d'impatience fiévreuse, et lorsqu'au signal donné les sloughis libres s'élancèrent en avant, je serrai si vivement les jambes, que mon brave Ali, peu accoutumé à sentir l'éperon, fit un bond immense et partit comme une flèche.

C'était pour laisser aux lévriers le temps de déployer vitesse qu'Achmet avait permis aux lièvres de prendre une avance considérable : ses chiens ne couraient pas, ils volaient, rasant le sol et dévorant l'espace ; ils n'avaient certes nul besoin des encouragements qui leur venaient de tous les côtés ; les deux nègres, tout en arpentant le terrain aussi vite que les chevaux, poussaient de frénétiques : Arra ! arra ! fissa ! Nous allions tous comme des engragés, ce n'était pas une course, mais bien une trombe soulevant derrière elle des tourbillons de poussière.

Les trois lièvres, qui jusqu'alors avaient fui de compagnie, voyant la distance diminuer à vue d'œil, se séparèrent tirant chacun de leur côté ; mais les sloughis imitèrent leur manœuvre, et avec une rare intelligence deux chiens s'unirent pour poursuivre le plus alerte, le plus vigoureux, tandis que les deux autres choisissaient chacun leur victime. Encore quelques élans, encore quelques bonds, et les trois lièvres, lancés en l'air presque en même temps, étaient rattrapés et occis avant d'avoir touché terre.

Jamais je n'avais assisté à chasse mieux réussie, et le capitaine avait certes raison lorsqu'il m'assurait que les lévriers d'Achmet étaient aussi bons que beaux.

Jusqu'à dix heures, il fut pris encore quatre lièvres ; mais la chaleur devenait si intense, que nous dûmes rentrer au douair que je pensais quitter le lendemain matin ; mais Achmet avait bien d'autres chasses à nous faire faire qu'une simple prise de lièvres, et lorsque le lendemain nous apprîmes que les spahis de service pour la correspondance étaient partis dans la nuit pour Constantine ; sur l'ordre exprès du chef du bureau arabe, nous fûmes les premiers, mes compagnons et moi, à trouver que tout était pour le mieux, puisqu'ils emportaient un pli pour le gouverneur, lui expliquant les graves raisons qui nous retenaient sur les bords des Chotts.

Vte de Dax

